

LES LETTRES RETROUVÉES

par
Zofia Romanowicz

Qui m'interdira d'imaginer que ce sont nos lettres? Retrouvées, soit exhumées de sous les planches de la guérite de chasse complètement pourrie. Un dignitaire du Parti – qui d'autre chasse aujourd'hui dans le Mecklembourg - s'y est posté à l'affût des cerfs qui vont boire au ruisseau dans lequel nous rincions nos écuelles. Et le plancher a cédé sous son pied.

Plantés en rangs réguliers, les pins déjà hauts à l'époque ont poussé. Autant de branches autour des troncs que d'anneaux au coeur des arbres. Tant d'années ont passé. Ce n'était peut-être même pas un chasseur, juste un bûcheron. Le cinquième pin de la septième rangée est bon pour la coupe.

Le cinquième de la septième rangée ou le septième de la cinquième rangée? Ma mémoire s'embroussaille.

Le principal est qu'on les ait retrouvées. Lettres, poèmes, listes de fusillées et de cobayes. Elles avaient passé la Porte en contrebande. Nos lettres, nos noms, nos poèmes, notre cri et notre testament. Une bouteille enterrée.

Une bouteille au sens figuré. En fait, c'étaient deux gamelles de camp formant une boule étanche, enroulées dans du papier goudronné dérobé, emmitouflées dans un lambeau de toile de camouflage dérobée elle aussi. Autant d'actes de sabotage! En principe ça ne devait ni moisir ni pourrir. Quant à nous, nous pourrions.

Le Commando Forestier avait servi de sanatorium jusqu'à l'évasion de Genia. Paix à son âme puisqu'elle n'a dû son salut qu'à elle-même. Et plein de souvenirs! Aussi longtemps que possible, notre Maman ou, dans le jargon du camp, notre *Kapo*, Myszka Liberak, la saboteuse de Zakopane, enrôlait bravement, en contrebande, les cobayes interdites de sortie dont on camouflait les jambes purulentes et les condamnées à mort auxquelles on cousait un faux numéro. Pour elles comme pour nous de l'équipe régulière sélectionnée par Maman Myszka parmi les plus jeunes, cela représentait une journée entière hors du camp. On allait trop loin pour rentrer à midi, donc, en comptant les trajets, on avait de l'appel du matin à celui du soir. Le garde-forestier auquel le camp nous louait comme bûcheronnes, un mecklebourgeois avec un oeil de verre et coiffé d'un petit chapeau tyrolien à plume, honorait toujours la hiérarchie austro-hongroise. Comme le mari de Myszka avait occupé un poste important dans l'administration forestière des Tatras, le garde-forestier éprouvait du respect envers cette vieille femme malade, cette criminelle en robe à rayures et il l'accueillait d'un baise-main cérémonieux quand il ne voyait aucune personne suspecte. Surtout qu'on ne prenne de photos! À propos, que sont devenues les photos qu'il prenait alors que nous étions occupées à scier d'épaisses souches, à couper des branches, et à défricher les sous-bois?

Paix à l'âme du garde-forestier! S'il est toujours en vie, il doit être centenaire.

Par respect pour la veuve de l'Inspecteur Général des Eaux et Forêts des Tatras et peut-être par compassion pour ses jeunes pupilles en uniforme rayé, il se chargeait d'adoucir nos gardiennes SS, ces Lili Marlène aux boucles blondes sous le capuchon noir de leur pèlerine, et il calmait leurs chiens qui se déchaînaient à notre vue et à notre odeur. Ces gardiennes, malheureusement, le camp nous en changeait trop souvent. Malgré tout, de gardienne en gardienne, de sévérité en douceur, le

Commando Forestier fut un bivouac dans la neige autour du feu (hiver 1942), une sortie de pensionnat (printemps 1943) puis, l'été et l'automne suivants, une récolte de myrtilles. Qui, depuis, a cueilli leur pareil? À condition d'avoir survécu.

Cet entre-parenthèses miraculeux dura jusqu'à l'évasion de Genia. Une de nous montait la garde en permanence pour repérer les patrouilles de contrôle qui auraient pu nous perdre, nous, le garde-forestier et la SS apprivoisée qui, nous faisant confiance, contait fleurette à son fiancé en permission dans une hutte de fortune érigée par nos soins.

Au signal convenu, tout rentrait dans l'ordre en un clin d'oeil, qui s'emparait de sa scie, qui se précipitait vers son arbre, les écuelles de myrtilles disparaissaient dans les touffes de bruyère, Myszka nous surveillait comme une vraie *Kapo*, notre SS nous abreuvait de ses *Los! Schneller!* en reboutonnant son uniforme. Même les chiens retrouvaient leurs réflexes et couraient en cercle autour de nous avec le zèle rageur d'animaux de maîtres.

Professionnel, le garde-forestier se déclarait satisfait du travail des bûcheronnes et de leur *Kapo* et renouvelait notre contrat.

Grâce à ces circonstances exceptionnelles, ç'avait été un jeu d'enfant de creuser un trou sous le plancher de la guérite de chasse à l'heure de midi et d'y enfouir nos lettres, nos poèmes, les noms des cobayes, et les listes des fusillées, puisque ces documents avaient déjà franchi la Porte. Miraculeusement.

Rien de plus facile que de s'enfuir si notre conscience nous l'avait permis. Mais non. Responsabilité collective. Genia vint une seule fois et partit droit devant elle. S'enfuit. Sans prévenir personne, sans nous laisser le temps d'enfouir ce que nous avions sorti en fraude ce jour-là. Finie la forêt. Tragiquement. Nous n'avons jamais su de quoi écopèrent la SS blonde, les chiens et le garde-forestier. Lui peut-être moins parce qu'il était seulement responsable pour notre travail. Il perdit de bonnes bûcheronnes, c'est tout. Maman Myszka survécut aux coups, au bunker, et à la faim, mais elle allait aux appels sur des jambes encore plus enflées. Nous survécûmes au *Strafblock*, camp à l'intérieur du camp, camp au carré.

Myszka a survécu au camp, mais elle est morte depuis. Des cobayes que personne ne pouvait plus soustraire au camp, ne fut-ce que pour une journée, pour se détendre, certaines ont survécu, mais elles ne sont plus toutes en vie. Quant à la liste des fusillées, pour bien faire il aurait fallu pouvoir la déterrer régulièrement entre 1942 et 1943 pour la mettre à jour. Quelques-unes sont allées au mur les doigts encore tachés de myrtilles.

Et les poèmes? Pour simplifier, je choisirai deux poétesses en herbe. Le jour et la nuit. Grażyna la fusillée et Zofia la rescapée, toujours en vie.

Vit-elle? Ce n'est pas bizarre, si on n'est pas Dieu, de décider qui vit et qui ne vit pas? Depuis quand, jusqu'à quand, où, sous quelle forme, quelques poèmes, une poignée de cendres aujourd'hui ou dans quelques années, un nom sur une liste, le même, le nom de jeune fille, ou un autre? Et quelle liste? Celle de Ravensbrück enfouie sous les pins après avoir été transportée clandestinement vers la liberté? Ou bien une liste officielle qui élimine un nom du même trait de plume qui a servi à l'écrire sur la liste des vivantes et des écrivantes? L'efficacité même! Un nom peut être radié de la liste des déportées des années plus tard. Libération *ex post facto*. C'est un fait!

Protégée par sa vraie mort au pied du mur, Grażyna n'a jamais causé de soucis aux anciennes de Ravensbrück qui adorent se réunir aux anniversaires et réciter des poèmes de là-bas. Par contre Zosia leur donne du fil à retordre. Elle a survécu mais elle ne vit ni où il faut ni comme il faut selon l'hagiographie officielle du jour. Un peu comme si une vierge chrétienne sauvée miraculeusement de la gueule des lions et grâciée par César se dévergondait. Elle figure dans la première édition de la Légende des Saints, mais dans la deuxième, hola! La Liste. Déclamez ces petites choses si vous y tenez, mais ces poèmes sont anonymes. Aucune Zosia à Ravensbrück. Rayée du camp, inscrite sur la liste noire.

Morale de l'histoire: après le camp, les mortes ont la vie plus facile.

Pourquoi cette amertume, pourquoi justement à ce sujet? Comme d'habitude : un concours de circonstances. Les morts réelles ou fausses, physiques ou civiles, les lettres retrouvées et perdues, les poèmes de Grażyna ou ceux de Zosia – le tout m'est revenu en mémoire récemment à l'annonce de la publication de « Lettres retrouvées » par le Musée d'Auschwitz (nous n'avons pas de musée à Ravensbrück). J'ai eu envie d'en recevoir un exemplaire, même si je n'ai pas droit à une copie d'auteur. Grażyna n'en a plus besoin. . . Comparer le texte éventé de ma mémoire avec le texte recopié par une nième copiste. De petites envies comme ça. Et, le même jour, l'annonce de la fausse mort de Patrice de la Tour du Pin. Deux annonces, l'une et l'autre par hasard. Et, pour employer une tournure diplomatique, toutes proportions gardées.

J'ai honte d'avouer que je connais mal l'Olympe de la poésie française contemporaine. Mais le poète et éditeur Armand Guibert me rend visite de temps en temps sur l'Île Saint-Louis, en voisin. Nous avons parlé. Il m'a apporté triomphalement l'unique exemplaire du « Psaume pour la mort de Patrice de la Tour du Pin, » lui aussi perdu et retrouvé par miracle, qu'il avait composé avec Jean Amrouche en 1939.

La guerre venait de commencer et apparemment il y avait en France aussi un front sur lequel on pouvait se faire tuer. Armand Guibert apprit en Tunisie, où il se trouvait alors, que le tout jeune poète déjà auréolé de légende et de gloire avait été blessé et fait prisonnier. Sur quoi l'agence Havas qui avait le monopole des nouvelles officielles, annonça son décès. Ce fut un coup terrible pour les amis et admirateurs du poète. Ils composèrent un psaume. En voici ma traduction en polonais (je ne sais pas si quelqu'un d'autre l'a déjà traduit) :

*Nie chcemy płakać po tobie, nasze łzy nie dość są czyste.
By odnaleźć cię, trzeba zstąpić na dno wewnętrznej nocy,
tam gdzie milczenie światłem się staje, gdzie oko dotyka wieczności.
Górowateś urodą pośród synów człowiecznych,
W oczach twoich odbijało się upodobanie Ojca.
Pierwszy pośród synów Francji, wyprzedzałeś nas, wzbijałeś się wyżej.
Pachole pomiędzy uczonymi w Piśmie, mądrość twoja przechylała ich szalę.
Bowiem w tobie zawarte były piekło i niebiosy, to co mija i to co trwa wiecznie.
Otoś rozkuty kajdan, zhytecznych wobec ostatecznego uwolnienia.
Otoś połączon z równymi sobie, a i oni zmarnych powstaną
w chwale ziemskiej wiosny: Shelley, Keats, Kleist, Novalis.
Otoś przystał do naszych orędowników w poezji,
a imiona ich: Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Miłosz, Apollinaire.*

*Pierwszy w czystości pośród nas, najbliższy Aniołom, których opiewałeś.
Kres Wielkiego Poszukiwania, boś już u źródła Prawdziwej Krwi,
którą i Twoja rana spływa.
Otoś noc jasnieje i światłość przenika mgły ulubionych twoich jeseni.
Minęła ziemska twoja pora, zboże odsiane od plew.
Ale ziemska twoja chwila trwała tak krótko,
że ziarno twoje kiełkuje w nas tęsknotą do wieczności.*

*Nous ne te pleurerons pas de larmes impures.
Nous irons au bout de la nuit pour te retrouver,
Là où le silence devient lumière et l'oeil voit l'éternité.
Ta beauté surpassait celle de tes pairs,
Dans tes yeux se reflétait la présence du Père.
Premier fils de France, tu nous précédais d'un envol audacieux.
Jeune, tu dépassais en sagesse les érudits des Saintes Ecritures,
Car en toi étaient l'enfer et le ciel, l'éphémère et l'éternel.
Te voici délivré de chaines désormais superflues.
Te voici en compagnie de tes égaux qui se lèvent glorieux
Dans un éternel printemps : Shelley, Keats, Kleist, Novalis.
Tu as rejoint nos défenseurs de poésie nommés
Baudelaire, Nerval, Rimbaud, Miłosz, Apollinaire.
Pur entre les purs, frère des Anges que tu as chantés,
Ta quête s'achève auprès du Sang Précieux dont saigne ta blessure.
Voici, la nuit pâlit, le jour déchire la brume de tes automnes chéris.
Ton temps sur terre a passé, le grain est séparé de l'ivraie.
Si brève fut ton heure terrestre que ton grain
En nous fait germer la soif d'éternité. **

Déjà mis en page, pour autant dire brisé, le Psaume ne fut jamais publié dans le quotidien *La Tunisie française*. L'agence Havas publia un démenti et les épreuves furent retirées des rotatives au dernier moment. Il en resta un merle blanc, une copie perdue et retrouvée que m'apporta Armand Guibert qui, sûr de l'avoir perdue pour de bon, en avait fait son deuil.

Patrice de la Tour du Pin survécut à sa fausse mort et à une malencontreuse balle et passa la guerre derrière les barbelés d'un camp de prisonniers de guerre, pas de concentration. Était-ce mieux ou pire? Je veux dire, pour un poète. Qui sait? La guerre finie, il eut une seconde vie toute tracée, de longues années chez lui, à la campagne. J'appris ses deux morts et ses deux vies simultanément avec un retard embarrassant.

Aucune liste ne l'a jamais menacé et ne le menacera jamais. Vivant ou mort, si le bruit avait couru que sous tel pin, dans telle rangée, dans des gamelles, ses poèmes et ses notes attendaient d'être déterrés, une délégation de poètes mineurs et majeurs, pas forcément d'anciens déportés, se serait bousculée pour les retrouver. Mais il n'écrivit rien en captivité. Pourtant, il aurait pu. Il en avait le temps; on ne l'aurait pas envoyé au bunker pour un bout de papier et un crayon. Tout prisonnier a besoin du Verbe. Chez lui comme chez nous, on se réunissait pour parler et pour écouter. Et si de surcroît on tombait sur un compagnon d'infortune auréolé de lauriers, on l'interviewait.

Dans *Les Pharaons*, un mince volume publié en 1976 et consacré entièrement à la mémoire du poète qui venait de mourir pour de bon cette fois ci, Jean Guitton, ayant troqué son uniforme de prisonnier contre l'habit vert des académiciens, évoque un interview avec Patrice de la Tour du Pin. Il le cite de mémoire, à moins qu'il n'ait rapporté ses notes de l'Oflag en toute tranquillité:

--*Qu'est-ce que la poésie?* Demande-t-on à l'archange prisonnier.

--Point autre chose que la parole humaine soumise à son rythme propre. Les mots ont un sens logique, celui que leur donne le langage. Mais ils ont aussi un sens musical, ils ont une beauté. . . Une sorte de saveur. Les mots, en se groupant, suivent certaines combinaisons sensibles à l'oreille, un rythme, et cela aussi est un élément de la poésie.

--*Pourquoi ne comprend-on pas toujours la poésie?*

--La poésie n'est pas faite pour être comprise, du moins pas par les contemporains du poète. Chaque poète a son rythme, son style, son langage, il crée son espace, ses critères de beauté. Chacun a un code particulier. En somme, il donne à l'humanité un univers nouveau et complet avec sa géométrie, son espace-temps, ses lois de gravitation et de relativité. Chaque univers donne vie à un savoir différent. L'espace de notre univers ne résulte pas d'une nécessité: il a été choisi par Dieu parmi plusieurs espaces possibles.

--*Comment convient-il de lire la poésie?*

--Lentement, très lentement. Pas du tout comme de la prose. La déclamation est contraire à l'essence de la poésie; elle suppose qu'un groupe d'êtres possède une conscience identique... . La poésie est pudique et solitaire et ne veut être prise ou partagée de force.

--*Avez-vous eu des maîtres ?*

--En un sens on a toujours des maîtres et en un autre sens on n'en a jamais. Les maîtres se succèdent autour de nous comme des anges protecteurs. On leur emprunte ceci ou cela, mais on n'a d'autre maître que soi-même et Dieu.

Fin de l'interview. "Sur ce," se souvient Jean Guitton, "on lut quelques poèmes puis on se dispersa. Après l'heure poétique, l'Oflag, ses baraques noires et sordides, la neige glacée et l'oeil glauque, cyclopéen des projecteurs. . ."

Comme chez nous. Et autrement.

Pas d'heures poétiques pour nous le soir à cause des *Nachtstunde* et des *Nachtstille* (Nuit de paix. . .). Elles avaient lieu les dimanches après-midi après le repos de l'équipe de nuit et avant la reprise du travail par l'équipe de jour le lendemain à l'aube. Il n'y avait pas d'archanges poètes parmi nous. À la plupart de nos poétesses en herbe il manquait dix années de vie libre. Pour soutenir la comparaison, il aurait fallu parmi nous une Maria Jasnorzewska-Pawlikowska à laquelle nous aurions pu poser ces questions. Mais, après un stage concentrationnaire de quelques mois ou de quelques années, elle aurait probablement répondu tout autrement à nos questions.

--*Qu'est-ce que la poésie ?*

--C'est ce que quelqu'un a su mettre en mots que les autres partagent. Elle parle en leur nom. C'est une parole qui aide à survivre. Collective. Rimée et rythmée autant que possible pour aider la mémorisation, pour la faire passer d'un bloc à l'autre et au-delà des barbelés. Pour que le monde sache après nous. La rime et le rythme sont là aussi pour la beauté, mais d'abord pour des raisons mnémotechniques, comme au Commencement, comme au temps des aèdes. La poésie est ce qu'on répète sans remuer les lèvres, debout pendant les appels punitifs qui durent des heures. Elle

raccourcit le temps. Elle permet de ne pas flancher dans le rang quand l'écho de la salve franchit le mur et que la place vide à côté de soi est encore tiède.

-La poésie est-elle faite pour être comprise?

--Comprise, c'est trop peu: partagée. Sinon par l'intelligence, au moins par le coeur. Bien entendu, le poète crée un monde nouveau qui lui est propre. Dans lequel on peut se reconnaître, s'abriter et même pleurer -- les larmes soulagent. Un monde complémentaire. Nous aussi pressentions la multiplicité de mondes poétiques et réels possibles depuis l'univers absurde dans lequel on nous avait jetées et enfermées. Cet univers était-il voulu par le Créateur ou pas? Il passerait comme les autres. Mais quand? En même temps que nous?

Écoutons Grażyna:

*. . . 1a vie --
Réfléchissons:
Vingt ans et
nos rêves nocturnes.
Et puis -- rien,
le monde --
quoi -- comment?*

C'est cette question que nous avons posé à la poésie, la chargeant de surcroît de survivre à notre place avec les listes des fusillées et des cobayes.

--Comment convient-il de lire la poésie?

--Lentement, d'accord, mais à haute voix. En déclamant chaque mot. Pour celles qui se reposent des tâches nocturnes, des corvées de brouette ou du déchargement des bateaux -- tous les commandos n'étaient pas aussi idylliques que notre éphémère Commando Forestier. Pour qu'elles puissent l'entendre et l'apprendre par coeur. La recopier en cachette. La prendre en notes. Pudique, solitaire, la poésie? Quand elle naissait la nuit sur les litières, ou pendant les appels. Mais elle devenait immédiatement propriété publique, car nous formions un groupe soudé par sa conscience collective. Nous partagions le même sort. La vie et la mort.

--Y a-t-il des maîtres?

Si Dieu avait assigné à Maria Jasnorszewska-Pawlikowska quelques années de Ravensbrück, la grande poétesse polonaise aurait sans doute répondu comme Patrice de la Tour du Pin. Et nous? À nos programmes de lycée interrompus par la guerre étaient inscrits les trois prophètes de la poésie polonaise, que nous avions dans le sang. Et Wyspiański et Norwid qui nous allaient sur mesure. Avant qu'on ait pu nous en déguster par des leçons, devoirs et autres exercices de style, ils étaient redevenus d'actualité. Et la musique de Chopin que Grażyna adorait. Ajoutez, selon la province de chacune, Lublin ou Radom, une gorgée de *Skamander*, une pincée de *Zagary*. Le vrai maître, c'était Dieu. L'univers créé par l'espace-temps de la guerre et du camp, la torture, les interrogatoires et les condamnations, soit publiques, soit désignées par un chiffre. La mort sans date, à côté d'un numéro: retour indésirable.

La formule a gardé son poids: retour indésirable. . .

Notre ambition? Léguer des poèmes. Traverser les rangs quand la gardienne aux boucles blondes en pèlerine noire apportera ton numéro, mon numéro sur une feuille de papier, un matin, un soir. Ses

bottes crisseront sur les scories de l'allée principale. Atteindre le premier rang le sourire aux lèvres et la tête haute. Franchir la Porte une dernière fois.

--Il fallait voir ces jeunes filles marcher à la mort! écrit de nous Irena Pannenkowa. Notre démarche, notre sourire, notre allure, et pas seulement celles des poétesses, étaient dictées par une pléiade d'anges gardiens polonais, nos prophètes scolaires, notre héritage.

Je cite Grażyna:

*. . .Nous sommes toujours debout
Dans un silence muet, sans voix. . .
Une image: des wagons décrochés.*

Ni Grażyna ni Zosia ni aucune des poétesses en herbe de Ravensbrück n'avaient eu le temps d'appartenir à un cercle littéraire ou de céder à des influences dont elles auraient eu à se libérer par la suite. C'était la première de leurs anges-gardiennes poétiques qui les guidait.

Wagons décrochés. 18 avril 1942. Quarantaine au bloc des admissions encore isolé du reste du camp. Appel. Froid mordant du petit-jour mecklebourgeois, ciel qui rosit, nuages inquiets -- un paysage dont nous nous souviendrons toutes. Crissement cadencé des bottes noires sur les scories de la *Lagerstrasse*. Sous le calot, les boucles blondes. Dans la main, une feuille de papier.

Les haleines fument dans la gelée blanche d'avril. Soudain, la salve de la première exécution de Ravensbrück déchire le silence de milliers de poitrines. Les murs du camp renvoient les coups de grâce isolés. L'écho est le même qu'à Pinczów, Kielce, Skarżysko. Et nous qui nous réjouissions tellement d'être envoyées au camp, croyant qu'on y travaillait mais qu'on n'y allait pas au mur. Celles qui étaient allées au mur et qui y étaient restées, c'était bien triste, mais nous, puisqu'on nous déportait, ça voulait dire que nos condamnations étaient "différentes. . ."

Ce jour-là, Grażyna marcha à la mort. Son wagon fut décroché pour toujours. Ce jour-là, au milieu des nouvelles arrivées plus mortes que vives, Zosia tenta de traduire le sentiment commun:

*. . .Pourquoi chuchotons-nous?
Serait-ce mon tour?
. . .Aujourd'hui elles. Demain, qui?
Moi? Toi?*

Lorsque la nouvelle avait filtré du bureau politique que Grażyna allait être appelée, personne ne savait ce que ça voulait dire. L'une de nous, quelque peu voyante, avait demandé à Nina: Tu as ses poèmes, au moins? Grâce à quoi Nina avait pris les feuillets de poèmes. C'est dangereux d'avoir sur soi le moindre bout de papier quand on est appelée « devant. » C'est comme ça que la première, l'authentique version des poèmes de Grażyna s'est conservée. Je veux croire que ce sont ces originaux-là que Nina a confiés au Commando Forestier et que ce sont eux qu'on a déterrés de sous la guérite de chasse.

J'ai demandé à Nina à quoi ressemblait Grażyna. Petite, silencieuse. Ses cheveux avaient repoussé, noirs. Elle se décolorait donc à l'eau oxygénée? Quoi d'étonnant avec une soeur aînée si belle et si ensorcelante, avec qui on se faisait prendre, avec qui on allait en prison. Avec qui on franchissait la Porte.

À part ça? Mal remise des interrogatoires de prison qui l'avaient marquée corps et âme. Comme moi. Comme toi. Comme nous. Espérant elle aussi que la déportation annonçait un verdict différent. Et que l'appel *Nach Vorne* ne représentait qu'une interrogation de plus pour un complément de déposition. Évidemment, vu la circonstance, il était préférable de ne pas conserver ses poèmes sur soi. Mieux valait les confier à Nina dont les jambes étaient saines, minces et jeunes parce qu'elle n'était pas encore un cobaye. Car personne ne pensait non plus que des expériences médicales étaient déjà à l'étude.

Dans l'histoire de Wanda Kiedrzyńska intitulée *Ravensbrück*, je suis tombée sur une photo de Grażyna datant d'avant son arrestation, à Lublin. Elle correspond à ce que je savais. Les boucles blondes en coque sur le front, éclaircies à l'eau oxygénée. Comme celles de nos gardiennes dont plusieurs avaient le même âge que nous. Ce détail m'émeut, ce blond platine, et aussi le titre du journal clandestin que Grażyna colportait: "La Pologne vivra."

Combien de poèmes, quels mots naissaient en Grażyna? Qui sait ce qu'elle aurait créé dans sa seconde vie d'après-camp? Où aurait-elle vécu et sous quel nom? Aurait-elle été condamnée elle aussi à une mort civile, un gratte-papier de voïévodie l'aurait-il radiée un beau jour de la liste de Ravensbrück et de la liste des vivantes et des écrivantes?

À cette époque Zosia, fraîchement arrivée à Ravensbrück, enrôlée dans le Commando Forestier par Maman Myszka, enterrait des gamelles sous un pin. Dedans, les poèmes de Grażyna, soit l'authentique copie reçue par Nina, soit une nième copie retouchée par une nième mémoire. Et ses poèmes à elle qui prenait la relève, son écho:

*. . . Et le plus dur me sera de mourir en sachant
Que la souffrance mortelle qui secouera mon corps
Détruira avec moi la parole enfouie
Avant que, fongueuse, elle ne fleurisse sur mes lèvres. . .*

Le Verbe, nous nous en préoccupions tous, nous et Patrice de la Tour du Pin, toutes proportions gardées et chacun à sa façon. La liberté recouvrée, le poète vieillit sur sa Somme poétique d'avant et d'après-guerre, ciselant ceci, rajoutant une virgule là, vérifiant la césure et l'épithète. Comment aurait-il réagi si son oeuvre était devenue propriété publique et avait été recopiée de mémoire, déformée, restructurée et finalement enterrée sous un pin dans une version à la diable? En captivité, il s'était borné à maugréer contre ses plus grandes contrariétés, la promiscuité et le bruit.

En contrepoint, notre cauchemar. En prison, la cellule solitaire; au camp, le silence du béton et l'humidité du bunker où on attendait l'exécution et où on était punie pour l'évasion d'une autre. La joie d'être remise en cellule régulière et de rejoindre les autres; la proximité retrouvée, la chaleur animale des litières, notre seul chauffage en hiver. Le groupe soudé par sa conscience collective. En général et toutes proportions gardées. . .

Libéré, Patrice de la Tour du Pin retrouva sans drame ni hésitation ses manuscrits d'avant-guerre et ses publications, et il réintégra sa légende intacte dans le silence de son manoir, avec ses amis dont les wagons n'avaient pas été décrochés. C'est dans un isolement propice que naquit sa Somme poétique que seule sa mort interrompit. La seconde. La vraie. Naturelle.

Je suis très désolée que l'écho des éloges funèbres qui parlèrent tous de la première mort, la fausse, la romantique, ne me soit pas parvenu, moi la métèque qui habite en France. Ce n'est pas à tout le monde qu'il est donné de mourir deux fois! Je ne savais pas non plus que c'est à lui que nous devons les malheureux textes liturgiques réformés qui m'ont dégoûtée de la messe moderne.

Il avait donc bien fait de s'interdire de prendre la parole au nom des autres, envers les autres? Il avait ses raisons? Il n'était pas fait pour ça? En fait, sa démarche poétique représente une déchirure de sa solitude organique en quête de l'Autre, même si Dieu lui suffisait. Il le dit lui-même:

*. . . et les autres, les pauvres autres,
les faut-il mépriser?*

et encore:

J'étais son centre pour moi-même.

C'est en traquant Dieu sur les chemins du Verbe qu'il maîtrisa son camp angélico-auto-concentrationnaire. Par un Verbe ciselé, splendide. Avec de temps en temps l'écho de la guerre et le grincement de la haine assourdi par le refrain de l'amour:

*Jamais le temps ne fut plus tragique et jamais. . .
le sang n'a brûlé tant de mains. . .*

Ç'aurait pu être de Grażyna. Et aussi:

*Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid.*

Ça, n'importe laquelle de nous aurait pu l'écrire.

C'est pour ça que j'attends que quelqu'un pense à envoyer **officiellement** à Zofia Romanowicz un exemplaire de ces « Lettres retrouvées. » Dans lequel, à côté des poèmes de Grażyna Chrostowska, née le 21 octobre 1921 à Lublin, numéro sept mille et quelque, fusillée avec sa soeur le 18 avril 1942, figurent ceux de Zosia Górka née le 18 octobre 1922 à Radom, numéro 10.218, qui a survécu miraculeusement à sa condamnation à mort. Seulement voilà, elle vit à Paris. Le volume de poèmes du camp publié les anciennes de Ravensbrück ne me satisfait que partiellement.

J'espère aussi que personne ne sera plus jamais radié du nombre des vivants pour avoir survécu.

. . . Nous n'échapperons pas aux flammes. . . dit Grażyna.

Traduit du polonais par Alice-Catherine Carls

*Le texte français original étant introuvable, la version française du Psaume a été établie d'après le texte traduit en polonais par Zofia Romanowicz.

Cet essai a paru en polonais sous le titre : Zofia Romanowicz. « Listy odnalezione. » Londres, *Wiadomości*, No. 3/1816, mars-avril 1981, pp. 13-14.